

Image de la femme dans la littérature coréenne

Anthologie

Tous les textes présentés ici sont traduits du français et publiés par les éditeurs indiqués qui en détiennent les droits de publication et de reproduction.

La Dame de l'Anémone, Chu Yo-sup,
Le locataire et ma mère, 1935
Editions de l'Aube

La fille d'une femme légère

1) « - Oki, ton père est mort avant même ta venue au monde. Tu avais un papa, toi aussi. Seulement il est mort trop tôt. Si tu en as un nouveau maintenant, tout le monde dira du mal de moi : « La mère d'Oki est une femme frivole », « Le père d'Oki est mort, mais maintenant elle en a un autre. Quelle honte! » Voilà ce qu'ils diront ... Tu ne peux pas le comprendre, car tu es encore trop petite. Tu risques de te faire montrer du doigt ... Et plus tard, tu ne trouveras pas un bon mari. Même si, après de longues études, tu deviens une femme remarquable, les autres répéteront toujours: «C'est la fille d'une femme légère.»

La séparation : incommunicabilité faite littérature, objet de contemplation

2) « Après le départ du monsieur, j'étais dans la chambre, occupée à bercer la poupée qu'il m'avait offerte en la promenant lentement sur mon dos, quand ma mère, revenant de la cuisine, m'a proposé:

Oki, si on sortait sur la colline pour prendre l'air?

Ravie, j'ai sauté de joie.

Oh oui, youpi, youpi !

Ma mère a confié la maison à mon oncle pour qu'il la garde pendant notre absence et nous sommes sorties.

- Maman, je peux emporter la poupée que le monsieur m'a donnée?

- Bien sûr.

Main dans la main, moi serrant ma poupée contre ma poitrine, nous sommes montées jusqu'au sommet de la colline dominant la gare.

Maman, regarde, il n'y a pas de train en gare.

Ma mère est restée debout sans rien dire.

Le vent soufflait doucement et a soulevé un pan de sa jupe de ramie. Ce jour-là sur la colline, je l'ai trouvée encore plus belle qu'avant.

Un train a alors surgi au détour de la montagne.

Oh! voilà un train! ai-je crié, toute contente.

Il s'est arrêté un instant en gare et a redémarré aussitôt en lançant un coup de sifflet

Tiens, le voilà qui repart.

J'ai applaudi. Ma mère a regardé le train jusqu'à ce qu'il disparaisse derrière la montagne, et que sa fumée se disperse entièrement dans le ciel.

Après notre retour, ma mère est entrée dans la chambre et a rabattu le couvercle de l'harmonium, qui était resté ouvert jus qu'alors. Puis elle l'a fermé à clef, et a placé dessus la boîte à ouvrage, comme auparavant. Ensuite, elle a pris le recueil d'hymnes qui était posé à côté, l'a feuilleté sans entrain et en a sorti des fleurs toutes sèches. En me les tendant, elle m'a dit:

Oki, jette ces fleurs. »

La Chambre solitaire
Shin Kyung-sook, p. 418
Philippe Picquier

La nourriture.

La façon de ma mère d'encourager sa famille est de préparer des repas dans sa cuisine vétuste. Chaque fois que les siens éprouvent un chagrin insupportable, elle entre dans cette cuisine à l'ancienne. Elle s'y réfugie aussi lorsque ses hommes, c'est-à-dire son mari et ses fils devenus adultes et qu'elle aime mais ne comprend pas toujours, la déçoivent. C'est ce qu'elle avait fait à la suite du choc que lui avait causé sa fille lorsqu'elle l'avait affrontée en lui signifiant qu'elle ne comprenait rien.

Campée devant l'âtre ou l'étagère où est rangée la vaisselle lavée, c'est le seul endroit qui lui permet de supporter la tristesse qui ravage son cœur. Comme si l'esprit de la cuisine lui insufflait de nouvelles forces, elle y reprend courage. Que ce soit pour la joie ou pour la peine, que ce soit pour dire adieu ou pour souhaiter la bienvenue, elle prépare des plats, réunit les siens autour de la table et rapproche la nourriture de la personne qui doit partir ou qui est de retour. Disant sans arrêt: « Mange encore, goûte ça, mange avant que ça refroidisse, prends ça aussi! »

La littérature comme exutoire ?

p. 74 : « une vie inaccessible à la littérature coule en dehors du langage » : récurrence de ce thème de l'incommunicabilité de la vie et de la problématique de l'expression.

p. 75 : « où que je sois, la chambre solitaire était toujours en moi » : sur l'intériorisation de ce studio de Guro refoulé en elle.

p. 82 : vie = classification. Littérature : « réintroduire un désordre ».

p. 240 : « Il faut rester à l'extérieur de la littérature ? (...) Où est-ce, l'extérieur de la littérature ? »

Sim Chong, fille vendue
Hwang Sok-young
Zulma

Les paradoxes du corps-objet

p. 110 : « Moi, je séduirai. Et je m'arrêterai quand je voudrai ! »

p. 136 : « Maintenant, je n'appartiens à personne. Me voici devenue la *hwajia* du Pavillon (...) elle mesurait toute la distance qui la séparait de la première nuit avec Maître Chen. Désormais, elle avait le sentiment que son corps lui était devenu étranger. »

p. 375 : « Mon mari, c'est moi qui le choisirai. Etre choisie, est-ce une bien grande chance ? »

p. 376 : « Moi, répliqua Chong, je ne suis pas un accessoire, je ne suis pas une chose ! »

Parabole racontée par Chong mourante p. 547 sur « la futilité de la vie conjugale et la vanité du lien qui unit l'homme à la femme »...

Les piquets de ma mère
Park Wanseo
Actes Sud

La femme moderne

p. 23 : « ...on disait que si on allait à la ville, il fallait absolument réussir ».

p. 24 : « je n'avais plus rien à désirer. J'étais libre comme un animal sauvage. Je ne voulais pas me laisser prendre au piège. »

p. 27 : « quand tu auras étudié, tu seras une femme moderne. »

p. 37 : « la femme moderne, comme elle a beaucoup étudié, n'ignore rien du cours des choses, et c'est une femme qui peut faire tout ce qu'elle veut, comme elle veut ».

p. 72 : « Faire faire des études à sa fille, c'est différent de faire faire des études à son fils, ce que je te demande, ce n'est pas de t'occuper des affaires de la famille, c'est simplement de devenir une fille bien. Si ton frère réussit, c'est toute la famille qui s'en sortira. Mais toi, si tu travailles beaucoup et deviens une femme moderne, tu pourras t'épanouir. »

p. 94 : « Encore maintenant, tout ce qui encombre mon esprit, c'est la tension entre l'apparence de la femme moderne bâtie par maman, et qui est aujourd'hui dépassée, et l'extraordinaire hauteur de son idéal, la contradiction entre la futilité de son amour-propre et la noblesse de ses motivations, c'est la conscience d'être toujours hors-les-portes. J'ai beau avoir l'impression de m'être fort éloignée, ce n'est que la longueur de la corde qui me rattache au piquet. »

Madame

Kim Da-eun

Atelier des Cahiers (Impressions papier hanji)

Le muljangsa

P. 41-42

Les affaires du *muljangsa* regroupent aussi bien les clubs, *room salons*, *dallanjujeom*, *jujeom* ordinaire, cafés, *dabang*. En ces lieux, ce sont souvent des femmes qui font office de serveuses, ce qui conduit inéluctablement à ce que le sexe y soit mêlé. D'après l'enquête menée par des étudiants, sûrement moins rigoureuse que celle d'institutions statistiques, une femme sur dix travaillerait dans ce genre de commerce. Si l'on se fiait à ce chiffre, une femme coréenne sur dix, au lourd passé, deviendrait un jour une épouse et une mère. Les gens avaient du mal à y croire mais ils étaient stupéfaits devant ce résultat. Des professeurs et des étudiants émettaient des doutes quant à la validité de l'enquête et arguaient que la définition du *muljangsa* était trop vague. À nouveau, les opinions divergeaient.

La voleuse de fraises

Eun Hee-kyung

Atelier des Cahiers (Impressions papier hanji)

P. 265-269

Un homme culotté

Pendant notre cohabitation il ne travaillait pas et il disait avoir sacrifié pour moi l'idée de gagner sa vie pour deux raisons. Tout d'abord parce qu'il aurait pu gagner tellement d'argent s'il l'avait voulu qu'il m'aurait rendue triste en ayant des aventures avec d'autres femmes, comme les hommes riches. Ensuite par égard envers moi-même, pour que je ne devienne pas paresseuse en rêvant d'une vie facile. Il prétendait qu'il ne risquait pas de tomber lui-même dans la paresse même en restant inactif, parce que son idéal de vie était l'inaction. C'était pour mettre cela en pratique qu'il ne travaillait pas : ainsi il n'était pas paresseux mais probe. Car l'inaction était une vertu, un sacrifice difficile à consentir dans une société concurrentielle comme la nôtre. C'était un courage d'un niveau supérieur, qui allait au-delà de la satisfaction de désirs matériels.

Il en allait de même avec son refus de faire le ménage. Autant il avait des conceptions progressistes sur le statut de la femme, autant il estimait que les travaux ménagers étaient d'une haute valeur intellectuelle et qu'ils prévenaient la dégénérescence sénile. C'est pourquoi il était ignoble de dépouiller la femme de ce droit fondamental. Ce qui ne voulait pas dire qu'il était un fainéant qui ne prenait part à aucune tâche domestique. Au contraire, afin de réveiller mon ambition cachée d'accomplissement féminin il mangeait avec appétit le plat que j'avais mis du temps à préparer : ainsi il participait activement à l'économie domestique et n'en retirait qu'un bénéfice gustatif secondaire. En plus, il lui fallait régulièrement prendre des fortifiants parce qu'il aurait été trop pénible pour moi de m'occuper d'un homme malade en rentrant d'une dure journée de labeur.

Il jouait souvent au *hwatu*, mais uniquement pour me faire plaisir. Quand je perdais je payais en liquide alors que lui-même réglait ses dettes en allumettes, afin de me mettre en garde contre la tentation de compter sur la chance. Ce jeu ne m'amusait pas du tout et je n'y étais pas aussi forte

qu'aux autres. Il disait qu'il était naturel que lui y gagne de l'argent parce qu'il jouait seulement pour moi. Je n'avais plus rien à dire quand il imposait ce choix d'un froncement de sourcil. Quand il était sur le point de perdre il pâlisait et s'effondrait sur le jeu en se plaignant de douleurs abdominales. Je devais alors poser mes cartes et aller chercher de l'eau. Une seule gorgée le rétablissait mais la partie que j'aurais dû gagner était déclarée nulle. Ainsi, je perdais sans cesse. Lorsque je n'avais plus de liquide il me faisait jouer à crédit et notait mes pertes sur le calendrier. Pour mon anniversaire, au lieu de m'offrir un présent il effaça mon ardoise. Et de fait la somme était si importante qu'il se vanta de m'avoir offert le plus beau cadeau que j'aie jamais reçu. Il n'oublia pas de réclamer la monnaie qui permettait d'arrondir la somme, soit quelques billets de mille wons. C'est ainsi qu'il changea le juste pour le faux, et qu'il interpréta les bons et mauvais rôles à rebours : petit à petit il m'apprit à respirer dans ce monde inversé.

Sexe et sentiment d'infériorité

Il fumait beaucoup, et c'était la seule chose qu'il était incapable d'abandonner. Il fumait même pendant l'amour. Il s'affairait la cigarette à la main ; s'il voulait changer de position il me demandait, à moi qui étais dessous, de la tenir. Il avait une autre manie agaçante : il prenait toujours des capotes texturées comme des massues de korrigans. Il comptait sans doute les porter à l'envers et mettre la surface rugueuse contre sa peau au lieu de la garder vers l'extérieur car, de tous les hommes que j'ai connus, c'est lui qui avait la plus petite bite. Il n'avait aucune endurance mais pendant l'acte, il était très bruyant. Chaque fois que le corps masculin se retire en douce après l'accouplement, je me dis que le pénis est le plus égoïste et le plus rusé de tous les êtres vivants. Quand il est sur le point d'être rattrapé par un adversaire, il rétrécit pour mieux prendre la fuite. Son sexe se faisait happer par le mien, crachait immédiatement son contenu et devenait aussi mou qu'un calamar frit périmé. Il plaçait beaucoup d'espoirs en la science, dans le seul but de prendre une machine à remonter le temps avec un mètre de couturière afin d'aller se mesurer à Byeon Gangsoe. Non pas qu'il s'illusionnait à ce point sur son propre compte. Mais il était clairement du genre d'hommes qui regarde avec attention les pénis des autres au *mogyogtang*. Transformer un sentiment d'infériorité en une soif de victoire faisait partie de son culot. Une fois il avait couché avec une jeune fille innocente de vingt ans en lui promettant le mariage, mais quand après l'acte sexuel elle lui avait demandé en sanglotant un peu : Mon chéri, tu m'aimes pour de vrai, hein ?, il l'avait regardée avec bienveillance et lui avait répondu : C'est ce qu'elles me demandent toutes après l'amour. Il n'avait toujours pas compris pourquoi la fille s'était immédiatement rhabillée et l'avait quitté.

La philosophie de son boudoir

Jeon Gyeong-nin, 2003

Zulma (Coctail Sugar)

Résignation

p. 125 : « Ces courts instants où on semble avoir sacrifié toute sa vie juste pour ça... Mais comme la mer qui se retire, quand un court instant s'effacent les choses de la vie, et que l'essence lointaine et éphémère sollicite l'existence, qui pourrait résister ? Nous ne vivons que pour ces petites choses de rien du tout, c'est ce qu'il faut, c'est ça la vie, c'est tout ce que nous pouvons désirer... »

La Beauté me dédaigne

Eun Hee-kyung, 2007

Zulma (Coctail Sugar)

Le père

p. 171 : « Moi aussi, au bout du compte, j'ai accepté mon père. La vie coule ainsi, vilainement. Alors l'ignominie d'un père, c'est un peu une leçon de vie... »

Nouvelle « Sopyonje – la chanteuse de P’ansori »

Yi Cheong-jun, 1976-1993

Actes Sud

La fabrique du *han*

p. 229 :

« En dehors de la voix, il disait qu’il fallait éprouver une rancœur profonde dans le cœur pour obtenir le meilleur chant »

« La rancœur, ça s’accumule toute la vie comme de la poussière. Pour certains, vivre, c’est accumuler de la rancœur, et inversement... »

« ... il est heureux qu’elle ait pardonné à son père (...) Si elle n’y était pas arrivée, sa voix aurait exprimé le ressentiment, et non la rancœur. C’est parce qu’elle avait pardonné qu’il y avait de la rancœur dans sa voix ».

Celle qui mangeait le riz frois

Moon Chung-hee

Bruno Doucey, 2012

Sacrifice maternel

« (...) elle finissait le riz froid dans un bol ébréché / Avec des morceaux de radis qui traînaient / elle léchait l’arête du poisson / Pourtant de son corps jaillissait l’amour le plus doux (...) » (Le riz froid)

Le mari, l’ennemi et le père des enfants

« Ni père ni frère (...) / l’homme le plus proche et le plus lointain en ce monde (...) / à travers toute la terre / cet homme qui aimerait le plus les petits que j’ai fait naître (...) / c’est l’homme qui m’a appris le plus ce qu’est la guerre. » (Mari)

L’épouse comme une colonie

« J’aimerais avoir une épouse (...) / une épouse qui m’attend / (...) Elle regarde toujours son mari d’un œil admiratif / elle est ma colonie, elle m’appartient » (Mon épouse).

Corps, désir et culpabilité

« Arrivés à cet âge d’aucuns gagnent et le pouvoir et l’autorité / mais pourquoi moi seulement des tumeurs (...), comme un lot de frustrations : peut-être mon amour secret de jeunesse (...) le fait que j’ai parfois regardé à la dérobée des hommes mariés (...) / Le fait que j’ai pleuré derrière son dos en nourrissant la rancune contre mon mari / Le fait que je faisais toujours flotter mes cheveux au vent une fois sortie de la maison / Ces faits auraient-ils grossi en tumeurs dangereuses » (Tumeurs)

Les ancêtres, ces inconnus

« Les ancêtres dont je ne connais ni visage ni voix
sont venus vers moi avec plus de force qu’un tyran
pour me jeter au-dehors de l’automne »

(Les revenants de l’automne)

Le poids de la famille confucianiste

« Mon beau-père me coupe les mains pour les emporter
Ma belle-mère m’arrache les yeux pour les emporter
Ma belle-sœur me vole les paroles pour les emporter
Mon mari mes ailes

[...]

Ainsi ma tête parcourt cent lieues

Une distance infinie jusque dans les profondeurs sous-marines
que même l’arête du poisson n’atteint pas »

(Fantômes)

La réconciliation homme-femme

« Soleil et lune
sont haut levés ensemble sur l'horizon

La réponse la plus paisible
et la plus chaleureuse sur terre »
(Eung)

Là-bas, sans bruit, tombe un pétale (1991) **Ch'oi Yun, Actes Sud**

Le devenir-fantôme

« L'homme savait désormais. Il savait que la fille disparaîtrait un jour dans ce gouffre blanc pour ne plus réapparaître. Elle s'y engloutirait joyeusement, sans parvenir à réfréner son rire si particulier, et s'enfermerait définitivement dans le bonheur absolu de l'oubli. Ainsi commencerait une vie dans la mort. » p. 133

Prends soin de maman **Shin Kyung-sook (version anglaise, Vintage Books, 2012)**

Femme d'autrefois et bonheur personnel

La narratrice demande à un homme : « 'Pensez-vous que votre mère était heureuse ?' Ses mots sont polis, mais son expression te dit que tu as insulté sa mère : 'ma mère était différente des femmes d'aujourd'hui' ».